

LE PRISME D'AUSCHWITZ

par Iannis Roder¹

En novembre 2009, quand on lui proposa de se joindre à un groupe d'enseignants se rendant à Auschwitz en voyage d'études, un jeune professeur d'histoire-géographie stagiaire de l'académie de Créteil regarda son interlocuteur, mi-amusé, mi-narquois, et affirma « Auschwitz ? La Shoah ? Ça va, on connaît »... En réalité, il en savait un peu moins qu'un spectateur assidu d'Arte. L'important ici n'est pas ce qu'il connaissait réellement, mais bien ce qu'il avait l'impression de connaître. En parcourant les IUFM de France lors de formations dispensées aux PLC2² d'histoire-géographie, force est de constater, non sans étonnement parfois, la méconnaissance profonde de l'histoire de l'événement, doublée d'une impression de savoir largement partagée. En général, sur les vingt ou trente professeurs présents, un ou deux seulement déclarent pourtant avoir eu accès à un cours sur l'histoire du génocide des Juifs lors de ses études supérieures. Est-il utile ici d'insister sur le fait que les grands historiens de la question et leurs œuvres sont, au mieux, peu connus ? Interrogés à ce sujet, seuls deux ou trois jeunes enseignants confirment qu'ils connaissent, sans les avoir nécessairement lu, Raul Hilberg, Christopher Browning ou Saül Friedländer pour ne citer que les plus éminents de ces historiens.

Par ailleurs, les propos du jeune professeur confirment l'idée aujourd'hui répandue qu'Auschwitz et Shoah sont indistinctement confondus. Le nom du complexe concentrationnaire symbolise le mal absolu, la barbarie nazie. Le mot même d'Auschwitz renvoie aux

1. Professeur agrégé d'histoire-géographie (académie de Créteil), responsable des formations au Mémorial de la Shoah (Paris).

2. PLC2 (professeur lycée collège 2^e année) : il s'agit de professeurs stagiaires ayant réussi leurs concours et suivant la formation à leur métier.

heures les plus sombres de l'histoire et il est désormais devenu une sorte de mètre-étalon de ce que l'humanité peut faire de pire. Le nom est connu. Mais qu'en est-il de l'histoire d'Auschwitz ? De l'histoire de la Shoah ?

Auschwitz se trouve au cœur de cette histoire, mais aussi de la mémoire qui en a découlé. Connaître et comprendre Auschwitz requiert néanmoins une fine connaissance de la Shoah. Le lieu est d'une extrême complexité qui ne peut se comprendre sans une perception globale de ce que fut la « Solution finale de la question juive » imaginée et réalisée par les nazis. La méconnaissance de l'histoire et du camp pose question quand elle brouille non seulement les espaces, mais surtout les politiques nazies à l'œuvre dans ces mêmes espaces. Le sentiment de connaissance, largement répandu, notamment parce qu'Auschwitz s'est imposé dans la mémoire collective et dans les discours aussi bien politiques que pédagogiques, n'est-il pas aujourd'hui porteur de confusions ? Le prisme d'Auschwitz permet-il, dans l'état actuel de la réflexion et de la connaissance commune, au-delà même des événements, de fournir une grille de lecture claire et efficiente aux élèves ? Leur permet-il d'appréhender l'événement historique de la Shoah dans ses dimensions les plus fondamentales ? Pour un grand nombre d'enseignants, Auschwitz permettrait de comprendre la Shoah. Mais – et c'est toute la complexité du lieu – s'y inscrivent également d'autres aspects des politiques nazies. Il est l'espace où est mis en œuvre un large ensemble de ces politiques. De là peuvent naître, faute de connaissances précises et d'un travail rigoureux, non seulement des approximations historiques dommageables, mais surtout des incompréhensions majeures qui risquent d'aboutir à un travestissement du sort réservé aux Juifs par les nazis, et par là même à une relativisation et à une banalisation.

Auschwitz ou la mémoire de la barbarie

Auschwitz, son nom, son image, sont omniprésents dans nos sociétés d'Europe occidentale, et la France ne fait pas exception, bien au contraire. La mémoire collective a intégré Auschwitz

comme principe du mal, mais aussi comme espace de ce mal. Elle en a fait le lieu le plus emblématique de la barbarie nazie. Lieu paradigmatique s'il en est, ce site est donc devenu celui de la commémoration des horreurs du nazisme et, bien sûr, de la Shoah. Depuis le 18 octobre 2002, la date du 27 janvier, jour anniversaire de la « découverte » du camp, a été choisie par les ministres de l'Éducation des pays membres du Conseil de l'Europe pour commémorer le souvenir des victimes du nazisme lors d'une journée consacrée à « la mémoire de l'Holocauste et la prévention des crimes contre l'Humanité ». Auschwitz s'est très tôt imposé comme symbole international. Il est devenu depuis 20 ans la « métonymie de la Shoah³ ».

Le grand public, quant à lui, est abreuvé d'images, de reportages, de documentaires ou films de fiction portant sur Auschwitz et la Shoah. Ce flux constant entraîne, au-delà d'un sentiment de trop plein souvent exprimé, l'intériorisation d'un sentiment de connaissance qui, en réalité, fabrique de l'amnésie.

À l'école, dans les milieux scolaires, pas un manuel ne fait l'impasse sur Auschwitz, aucun cours sur l'histoire de la Shoah ne peut éviter Auschwitz. Tous les enfants de France, un jour ou l'autre, rencontrent Auschwitz dont le plan, souvent incomplet (on n'y voit presque jamais les Bunkers I et II, premières structures homicides où furent assassinés les deux tiers des Juifs déportés de France), orne les pages des livres. Cela est tout à fait compréhensible, particulièrement en ce qui concerne la France : parmi les 76 000 Juifs déportés, 69 000 le furent à destination d'Auschwitz-Birkenau. Seuls 2 500 survécurent et témoignèrent après leur libération. À ceux-là, il convient d'ajouter les centaines de rescapés originaires d'autres pays (Pologne ou Hongrie par exemple) qui choisirent de s'établir dans l'Hexagone. Comme l'a fort bien montré Annette Wieviorka⁴, les survivants d'Auschwitz ont immédiatement parlé et écrit. Certes, ils ne furent pas entendus, mais leur discours existait. Quand leur parole devint audible, à partir des années 1980, et plus

3. Expression empruntée à Annette WIEVIORKA, in *Auschwitz, 60 ans après*, Paris, Seuil, 2005, p. 13.

4. Voir Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, Paris, Hachette Pluriel, 2003 (réédition), et *L'ère du Témoin*, Paris, Hachette Pluriel, 2002 (réédition).

encore dans les années 1990, elle prit une ampleur inconnue jusque-là. Depuis les commémorations de 1995, leur témoignage a gagné en importance jusqu'à donner lieu, parfois, à une sacralisation de la parole du témoin. Les campagnes d'enregistrement furent importantes⁵, leurs histoires accompagnèrent de nombreux documentaires et firent même l'objet d'une exposition à l'Hôtel de ville de Paris en 2005, laquelle consistait en une cinquantaine d'écrans équipés de casques. Le témoignage devenait l'exposition.

C'est parce qu'une centaine de milliers de personnes survécurent au camp de concentration d'Auschwitz et, parmi elles, plusieurs dizaines de milliers de Juifs, que leur parole a pu se diffuser et se transmettre, comme le rappelle la présence à la barre des témoins, lors du procès de Nuremberg, de Marie-Claude Vaillant-Couturier, déportée résistante. Ils sont les survivants de l'enfer car, de Treblinka et Sobibor, ne sont revenus que quelques dizaines de survivants, dont la parole est restée confidentielle : deux personnes survécurent à Chelmno, tout comme à Belzec.

Ce qui frappe le visiteur de Birkenau est, en premier lieu, l'immensité du camp : ces alignements de baraques à perte de vue, cette symétrie qui renvoie à un jeu de miroir multipliant les perspectives. Birkenau, vaste espace concentrationnaire, choque et émeut. Les images de son entrée sont dans toutes les têtes. Passé celle-ci, on pense pénétrer dans un immense abattoir. À Birkenau, c'est le camp de concentration que découvre le visiteur, car les installations de mise à mort, là aussi détruites, n'existent plus. Car si les nazis n'ont pas rasé Birkenau, c'est bien parce qu'il n'est pas nécessaire qu'un camp de concentration disparaisse : seules les installations de mise à mort étaient secrètes et devaient le rester. Treblinka, Sobibor et Belzec, les centres de mise à mort de l'*Aktion Reinhardt*, ont disparu. Il n'y a plus aucune trace des structures homicides fonctionnant par monoxyde de carbone ou encore des immenses fosses communes. Chacun de ces lieux a été rasé par les nazis eux-mêmes, soucieux

5. Voir les campagnes de récolte de témoignages par la bibliothèque universitaire de Yale et la fondation « Survivors of the Shoah ».

d'effacer les preuves du crime tout comme ils prirent soin d'éliminer les cadavres des 150 000 victimes de Chelmino. Aujourd'hui, Birkenau est donc le seul lieu de mise à mort où sont visibles des vestiges liés au crime nazi. Par conséquent, en pénétrant à Birkenau, le visiteur voit et, souvent, il croit savoir parce qu'il voit. L'immensité du lieu témoigne, pense-t-il, de l'immensité du massacre. De fait, le massacre fut immense. 1 300 000 personnes sont arrivées à Auschwitz, 1 100 000 y sont mortes. Il s'agit du bilan le plus lourd de tous les camps nazis. Il apparaît donc légitime qu'Auschwitz s'impose comme le lieu du martyre des nations. C'est ce dont témoignent, entre autres, les « pavillons » qui présentent au *Stammlager* (camp d'Auschwitz I) des expositions nationales sur le sort des ressortissants de presque chaque pays européen y ayant compté des victimes. Le nom Auschwitz est omniprésent dans la mémoire européenne.

Auschwitz ou l'espace de la confusion

Mais l'omniprésence d'Auschwitz ne signifie pas pour autant la connaissance du camp et de son histoire. Complexe, le KL⁶ brouille les regards et masque bien des réalités historiques. Espace d'un abord difficile, Auschwitz demande une solide connaissance afin d'appréhender avec justesse ce qu'il fut. Les représentations et les idées reçues sont nombreuses. Elles doivent être déconstruites. Ne pas faire ce travail, c'est prendre le risque d'amalgamer et de créer des confusions dont les implications et les conséquences peuvent s'avérer nuisible à l'enseignement et à la compréhension globale du nazisme et de la Seconde Guerre mondiale.

Auschwitz fut avant tout et en premier lieu créé comme camp de concentration⁷. Le complexe s'inscrit d'emblée dans la logique propre au système concentrationnaire nazi, lié à la fois à une politique de répression et à une volonté d'utilisation de la main d'œuvre par l'économie allemande. De ce fait, il fonctionna comme tel et fut

6. KL est l'abréviation de *Konzentrationslager*. KL Auschwitz était le terme utilisé dans la nomenclature SS pour désigner le camp d'Auschwitz.

7. Voir Annette WIEVIORKA, *Auschwitz, 60 ans après*, *op. cit.*

amené à remplir une autre mission au gré des décisions du chef du RSHA, Heinrich Himmler. Comme KL, il vit arriver des milliers « d'ennemis du Reich » dont la présence au camp répondait à des politiques diverses. Ainsi, les élites polonaises furent les premières visées et peuplèrent rapidement les blocs du camp I. Les prisonniers de guerre soviétiques participèrent activement aux premiers temps de la construction d'Auschwitz II-Birkenau. Des prisonniers politiques et des otages de toute l'Europe, mais aussi des ressortissants du Reich, remplirent les baraques : droits communs, asociaux, témoins de Jéhovah, homosexuels, Tsiganes. À partir du printemps 1942, tous ces détenus furent tatoués à leur arrivée, à la différence des Juifs déportés vers ce même lieu. Seuls 200 000 parmi les 1 100 000 Juifs arrivés le furent, car les Juifs subissaient une sélection à l'arrivée. Il n'y en avait pas pour les autres catégories de victimes qui « entraient toutes dans le camp ». L'expression n'est pas aisément compréhensible pour qui n'entend pas bien le fonctionnement du système. Qui était sélectionné pour le travail forcé entraît au camp, les autres étant immédiatement dirigés vers un espace contigu où ils étaient assassinés. Le système concentrationnaire nazi, inauguré dès mars 1933 par l'ouverture de Dachau, n'était pas destiné à accueillir des Juifs. Conçu comme outil de rééducation, il ne pouvait les concerner.

Auschwitz étant aujourd'hui systématiquement choisi pour enseigner l'histoire de la Shoah, il semblerait logique et naturel de se poser la question de la particularité du complexe, rarement mise en exergue dans les discours. Quand le premier convoi de Juifs, parti de France le 27 mars 1942, arriva en gare d'Auschwitz, les hommes qui le composaient furent astreints aux travaux forcés dans des conditions telles que beaucoup moururent rapidement. Mais ils y avaient été envoyés pour travailler. Le 9 juin 1942, Himmler entérinait cette idée en ordonnant l'utilisation de la main d'œuvre juive⁸. Si, jusqu'au 31 décembre 1942, cet ordre comprenait également l'assassinat des Juifs du Gouvernement général de

8. Voir Florent BRAYARD, *La Solution finale de la question juive : la technique, le temps et les catégories de la décision*, Paris, Fayard, 2004, p. 32.

Pologne non astreints aux travaux forcés, il donnait un sursis aux 300 000 qui l'étaient. La « Solution finale » fonctionnait selon des modalités et des rythmes différents en fonction des aires géographiques, mais toujours avec le même but final. C'est pourquoi Himmler inclut les Juifs de l'ouest dans ses décisions avec la volonté d'astreindre aux travaux forcés 90 % de ceux qui seraient déportés⁹. Les circonstances et la radicalisation de la politique nazie de mise à mort systématique des Juifs à l'été 1942 accélérèrent le basculement d'Auschwitz dans le processus de la « Solution finale ». Ainsi, si Auschwitz ne fut pas conçu comme un centre de mise à mort, il le devint au gré des décisions d'Heinrich Himmler qui, par effet d'opportunité, s'adapta et en fit le terminus mortel des Juifs d'Europe de l'Ouest, des Balkans, de Hongrie et de certains territoires polonais, quand les autres centres de mise à mort avaient avant tout une vocation régionale¹⁰.

Auschwitz fut donc le lieu de contact entre deux logiques découlant de deux politiques différentes, relevant chacune de mises en place qui ne répondaient pas à la même chronologie : la logique concentrationnaire et la logique éradicatrice. Ces logiques relevaient de deux administrations différentes, parfois concurrentes. Le KL fut ainsi géré par deux organisations distinctes, illustrant là encore cette double fonction¹¹. D'un côté, le RSHA de Himmler contrôlait le flux de convois de Juifs, mais aussi le processus de destruction ; de l'autre, le WVHA d'Oswald Pohl gérait la force de travail et les impératifs liés à l'effort de guerre. Cette double administration apparaît clairement sur les télex des convois partant de France vers Auschwitz. Établis par les responsables de la « Solution finale » en France, ceux-ci étaient adressés au bureau IV B 4 à Berlin (c'est-à-dire au service chargé des affaires juives au sein du service de sécurité du Reich), mais aussi à Oranienburg, siège du WVHA, et au camp

9. Cet ordre peut nous permettre de comprendre l'absence d'ordre de déportation des enfants à l'été 1942, quand eurent lieu les grandes rafles en France. Auschwitz était le lieu d'arrivée prévu de ces hommes et femmes. Himmler ne voulait pas des enfants juifs français, inutiles à l'effort de guerre allemand. L'administration nazie s'en serait occupée plus tard, la priorité était ailleurs. C'est finalement l'insistance des autorités françaises qui poussa les nazis à changer de stratégie quant à la déportation des enfants.

10. Voir l'article de Tal Bruttman, in Tal BRUTTMANN, Laurent JOLY et Annette WIEVIORKA (dir.), *Qu'est-ce qu'un déporté ?*, Paris, CNRS éditions, 2009, p. 19 à 39.

11. Voir Annette WIEVIORKA, *Auschwitz, 60 ans après*, op. cit., p. 48.

d'Auschwitz lui-même. Les convois de Juifs qui aboutissaient dans les autres centres de mise à mort ne relevaient que du RSHA. Ainsi, contrairement à Chelmno, aux centres de l'*Aktion Reinhard*, à ceux des pays Baltes, de Biélorussie ou d'Ukraine, où les Juifs étaient immédiatement tués, les nazis procédèrent à Auschwitz à la sélection de Juifs pour le travail.

La présence de fours crématoires jouxtant la chambre à gaz est également une particularité d'Auschwitz. Annette Wieviorka montre très bien que la transformation du *Krematorium* du *Stammlager* (dit *Krematorium* I) en chambre à gaz homicide – fonction pour laquelle il n'était pas conçu au départ – contribue à la confusion fréquente entre ces deux installations¹². De fait, pour nombre de personnes, la présence de fours crématoires implique la mort de masse systématique. Or ils ne sont pas des outils homicides. Présents dans tous les camps de concentration, ils avaient pour fonction d'éliminer les corps des gens morts de cachexie ou de mauvais traitements. Seul Auschwitz, parmi les grands centres de mise à mort, fut équipé de crematorium combinant chambres à gaz et fours gigantesques. Ailleurs, comme à Treblinka ou à Belzec, les nazis faisaient brûler les corps dans de grandes fosses en plein-air. C'est cette dernière technique qui fut par ailleurs utilisée à Birkenau pour vider les fosses de l'année 1942, puis à nouveau à l'été 1944. Dans le même ordre d'idée, le terme *Krematorium*, utilisé pour les structures mises en activité entre mars et juin 1943 sème également la confusion dans les esprits. À Birkenau, il qualifiait le complexe formé d'un vestiaire, d'une ou plusieurs chambres à gaz jouxtant des fours crématoires. Elle fut la technique rationnelle la plus poussée du gazage homicide. Une autre erreur consiste souvent à penser que les structures de mise à mort étaient systématiquement utilisées pour toutes les victimes du KL. Les chambres à gaz furent conçues pour les Juifs et ce fut par effet d'opportunité que les nazis les utilisèrent ponctuellement pour d'autres.

12. Voir *ibid.*, p. 62.

L'enchevêtrement d'espaces, d'administrations et de logiques différentes concentrées sur un même lieu perçu comme symbole de la Shoah pose d'évidents problèmes. Le camp est parfois présenté comme un « camp d'extermination », ce qui est vrai en partie seulement, ou bien comme « un camp mixte », à savoir de concentration et d'extermination, ce qui est plus pertinent mais n'en reflète pas la complexité. Il arrive régulièrement de constater, dans des manuels ou dans des discours d'enseignants, qu'en général, Auschwitz I est le camp de concentration et Auschwitz II-Birkenau le « camp d'extermination ». L'entremêlement des deux logiques sur un même espace, Birkenau en l'occurrence, est souvent difficilement perceptible. Les difficultés nées de ces incompréhensions sont alors nombreuses. L'étude de la Shoah étant, en France, principalement franco-centrée, le prisme d'Auschwitz brouille alors la réalité du fonctionnement des autres centres de mise à mort et, plus largement, la manière dont les nazis envisagèrent le sort des Juifs. La présence d'un très vaste espace, occupé par des baraques dont certaines sont encore visibles et visitables aujourd'hui fait perdre de vue l'exiguïté, par définition, des structures et des espaces homicides. Belzec s'étend sur 7 hectares quand Birkenau en fait 175. Cette comparaison est trompeuse et serait plus pertinente entre Belzec et l'espace des chambres à gaz de Birkenau, car l'immense étendue est d'abord et avant tout celle de l'espace concentrationnaire. La mise à mort voisine la concentration, c'est la particularité de Birkenau. Des portails, des rangs de barbelés, un relatif isolement topographique (les *Krematoria* IV et V) témoignent d'un changement d'espace et donc d'un changement d'usage. À Birkenau, cet espace ne comporte qu'un seul bâtiment pour chaque cour (*Krematoria* II, III, IV et V). Quant aux Bunkers I et II, en lisière du camp, en dehors de deux baraques de déshabillage en bois, ils ne sont formés que d'une ferme et d'une grange de 100 m² environ. Visiter Auschwitz doit permettre d'appréhender ces espaces et les logiques qui les sous-tendent¹³, mais aussi – parce que c'est le seul espace de destruction massive qui comporte des traces – de percevoir le fonctionnement des centres de mise à mort nazis en général.

13. Sur la manière dont on peut visiter Auschwitz, voir ici l'article d'Alban Perrin, p. 423-440.

Jamais le camp de concentration ne fut destiné aux Juifs. Pour l'idéologie nazie, la culpabilité du « Juif » est irrémédiable. Néanmoins, la Nuit de Cristal marqua un tournant provisoire dans la politique de répression antijuive. Entre 25 000 et 30 000 Juifs furent alors internés dans les camps de concentration dont ils furent, pour beaucoup, libérés car la condamnation au camp était limitée dans le temps. Une fois la peine purgée, le prisonnier sortait. Cette entrée des Juifs dans le système concentrationnaire a pu troubler la perception de la finalité de ces camps. Tant que l'État nazi fut en place, les Juifs ne furent que quelques dizaines de milliers à intégrer ces camps de concentration, à commencer par Auschwitz qui en fut le point d'entrée principal¹⁴. Ainsi, dès l'été 1942 et le début des gazages homicides à grande échelle (deux ans après l'ouverture du camp de concentration), la sélection y devint la norme pour les convois qui se succédaient. Seuls étaient sélectionnés les adultes ou ceux qui étaient vus comme tels par les SS : ils devaient être utiles à l'effort de guerre nazi. À peine 20 % des Juifs arrivés à Auschwitz furent astreints aux travaux forcés. Les 80 % restants ne virent jamais les baraques de Birkenau tant visitées aujourd'hui. Il est également intéressant d'étendre ce calcul aux centres de mise à mort dont les noms figurent aux côtés d'Auschwitz dans la terrible liste des terminus ferroviaires : Treblinka, Belzec, Sobibor, Chelmno, mais aussi les sites de mise à mort de Pologne (Majdanek¹⁵), d'Ukraine, des pays Baltes, de Biélorussie. Au total, autour de 3 200 000 victimes¹⁶. Le nombre de sélectionnés pour le travail ne varie guère, seul Auschwitz sélectionnait. De plus, en continuant selon cette logique et si l'on désire faire d'Auschwitz l'exemple par lequel va être appréhendée l'histoire de la Shoah en général, il ne faut pas oublier que les autres victimes juives trouvèrent la mort dans les ghettos (800 000), dans les sites de mise à mort (Ponary, etc.) ou lors des opérations mobiles de tuerie en Pologne et à l'Est

14. Voir l'article de Tal Bruttman in BRUTTMANN, JOLY et WIEWIORKA (dir.), *Qu'est-ce qu'un déporté ?*, op. cit. Tal Bruttman y explique très clairement que l'entrée des Juifs dans le système concentrationnaire nazi se fit essentiellement par Auschwitz.

15. Majdanek ne fonctionna pas comme les autres centres précédemment cités. Les Juifs qui y furent assassinés le furent très majoritairement par fusillade au moment de la liquidation des derniers Juifs du Gouvernement général de Pologne en novembre 1943 (*Aktion Erntefest*). On estime le bilan des fusillades à 60 000 morts, dont une bonne partie à Poniatowa et Trawniki.

16. Nous reprenons ici les chiffres de Raul Hilberg in *La Destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Gallimard, Folio Histoire, 2006.

(environ 1 500 000). Au nombre de ceux qui intégrèrent les camps de concentration, il faut tout de même ajouter les quelques dizaines de milliers de Juifs enfermés à partir de 1941 dans des camps de concentration comme Mauthausen, Buchenwald ou Dora-Mittelbau par exemple, ou encore les Juifs des ZAL¹⁷ qui ne survécurent que quelques mois dans des camps spécialement réservés aux Juifs et dans lesquels n'étaient pas internés de non-juifs. Entre 100 000 et 200 000 personnes au total. Le pourcentage des victimes juives qui ont alors connu l'univers concentrationnaire, qui y sont mortes ou y ont survécu, baisse encore pour finir par représenter entre 6 % et 7 %¹⁸ du total des victimes. Cela donne une idée de la confusion qu'il y aurait à trop insister sur les baraques et les conditions de vie dans un camp de concentration – fut-ce Auschwitz – dans le cadre d'un cours portant sur l'histoire de la Shoah.

Les difficultés d'appréhension du site et de l'histoire d'Auschwitz sont également la conséquence d'une méconnaissance de l'idéologie nazie et, par conséquent, de la vision du monde (*Weltanschauung*) qui en découlait, laquelle dictait propos et actes. Auschwitz est le lieu par excellence où la connaissance fine de cette *Weltanschauung* fournit une grille de lecture indispensable. Aussi bien les prisonniers du camp que les espaces et les différentes politiques menées s'inscrivaient dans la mise en actes de l'idéologie nazie. Chacune des victimes l'était pour des raisons idéologiquement différentes, lesquelles débouchaient sur des politiques différenciées au regard des crimes commis ou des menaces supposées qu'elles faisaient peser sur le Reich, la race ou l'effort de guerre¹⁹. L'étude du nazisme ouvre les portes de la compréhension d'Auschwitz, et non le contraire.

17. *Zwangsarbeitslager für Juden*, c'est-à-dire camp de travaux forcés pour Juifs, qui, par la finalité, les traitements réservés et l'administration directe par le RSHA, relevaient en réalité d'une autre logique que le camp de concentration. Nous pouvons toutefois considérer, parce que le quotidien de ces hommes ressemblait à celui des prisonniers de camps de concentration, qu'ils avaient intégré l'univers concentrationnaire.

18. Ces calculs n'ont pas de prétention scientifique tant les chiffres sont discutés et soumis à des réserves. Il a pour but de donner une idée de l'ampleur du crime.

19. Pour une vision détaillée des politiques nazies, voir Tal Bruttman in BRUTTMANN, JOLY et WIEVIORKA (dir.), *Qu'est-ce qu'un déporté ?*, op. cit.

Mettre Auschwitz en perspective

Il est fort compréhensible qu'Auschwitz, pour les raisons citées plus haut, soit au centre de l'enseignement de l'histoire de la Shoah en France. Mais encore une fois, cet enseignement, si l'on suit les discours des manuels, ne donne pas à comprendre la politique nazie de destruction systématique et, au-delà, la place réelle occupée par les Juifs dans la vision nazie du monde. L'essentiel de la Shoah se déroule à l'Est de l'Europe et d'abord en Pologne. Or les Juifs polonais furent minoritaires à Auschwitz et l'immense majorité de ce qui fut l'épicentre du judaïsme européen fut assassinée dans les centres de mise à mort de l'*Aktion Reinhard*, mais aussi à Chelmno, lors de fusillades massives et dans les ghettos. Qui connaît cette histoire comprend ce que fut la politique nazie et envisage le crime dans toute son ampleur. Les sources historiques sont aujourd'hui suffisantes pour permettre un travail pédagogique documenté, aussi bien sur les groupes de tuerie mobile que sur les centres de mise à mort et les ghettos de Pologne dont le vécu quotidien est bien mal connu des élèves et, parfois, des professeurs. Les témoignages des diaristes de Varsovie sont une véritable mine pour tenter d'appréhender, avec les élèves, ce que fut la politique de ghettoïsation et la destruction des liens sociaux et humains qui participèrent de la politique de déshumanisation nazie. Les sites internet des grandes institutions internationales (Mémorial de la Shoah, USHMM, Yad Vashem) travaillant sur ce sujet regorgent d'archives, aussi bien photographiques que documentaires. Avec les témoignages de survivants des révoltes de Treblinka et Sobibor qui sont aujourd'hui largement accessibles pour qui feuillette une bibliographie de la Shoah, les séquences étudiées peuvent retracer toutes les étapes de la destruction des Juifs d'Europe : de l'exclusion à la mise à mort systématique en passant par le marquage, la spoliation et l'enfermement. Donner à étudier quelques documents sur le ghetto de Varsovie, pour ne parler que du plus connu et du plus documenté, et expliquer, avec d'autres sources, où et comment ont fini les Juifs de Varsovie qui avaient survécu aux conditions effroyables du ghetto, donne à comprendre la Shoah d'une manière beaucoup plus claire et lisible qu'en utilisant le seul Auschwitz à partir des déportations de France.

Toutefois, Auschwitz s'impose de lui-même dans l'enseignement et rien ne s'oppose à son utilisation pour construire un cours. Mais cette histoire doit s'inscrire dans une vision plus large de la Shoah et le professeur doit resituer la place de ce camp dans l'histoire de la « Solution finale », aussi bien dans ses décisions que dans ses mises en œuvre. C'est ici que s'impose d'enseigner l'idéologie nazie. La nature même du nazisme fournit aux élèves des clefs de compréhension de l'histoire et de l'organisation d'Auschwitz. Alors, et seulement à cette condition, Auschwitz peut être mis en perspective. Les élèves ne doivent pas perdre de vue ses particularités propres, notamment la présence dans le camp de différentes catégories de population dont les sorts doivent être différenciés, mais aussi ce qui entraîna la présence parmi nous de survivants. Il n'est pas rare que la parole de ces derniers soit largement utilisée par les professeurs et les institutions afin d'illustrer ce que fut la Shoah. Le travail des enseignants doit évidemment précéder le témoignage dont on sait très bien combien il compte pour les élèves. Ce travail préparatoire s'effectue en classe en insistant sur les étapes et les grandes phases. Mais il doit dépasser cela et amener à resituer Auschwitz, et donc la place du témoin et de son témoignage, dans une vision à la fois plus large mais aussi particulière liée au lieu même où fut déporté le témoin. Le survivant peut parler car il est allé à Auschwitz. L'exemple de la déportation des Juifs de Marseille est ici parlant. À la suite de la rafle de janvier 1943 (opération Sultan), les presque huit cents Juifs arrêtés à Marseille furent transférés à Drancy et déportés principalement par les convois 52 et 53 vers Sobibor. Il n'y avait, en 1945, aucun survivant du convoi 52. Cinq déportés du convoi 53 revinrent vivants. Ils étaient parvenus, avec neuf autres camarades d'infortune, à s'échapper d'un wagon. Repris, ils avaient été envoyés à Auschwitz. De ceux qui parvinrent à Sobibor, aucun ne revint. tre déporté de France, des Pays-Bas, de Varsovie, de Lodz, de Bialystok ou d'ailleurs vers les centres de mise à mort de l'*Aktion Reinhard* ou vers Chelmno était la garantie d'un voyage sans retour. Il ne s'agit pas de se méprendre et de penser que nous relativisons la déportation à Auschwitz. Le travail de l'historien est de travailler sur les faits, et force est de constater que si tous les convois de France étaient partis pour Sobibor ou Treblinka, il n'y aurait pas de survi-

vants. D'autre part, le professeur doit être attentif à un aspect qui échappe souvent aux élèves et au corps enseignant. Oui, la parole des témoins est utile et frappe les élèves, sensibles aux discours du vécu ; mais l'affectif ne doit pas faire perdre de vue une question essentielle : de quoi parle le témoin ? Les programmes scolaires comme les manuels, dans une confusion historique étonnante, lient le « génocide des Juifs et des Tsiganes » (*sic*) et l'« univers concentrationnaire ». Or quiconque connaît la période comprend bien que le prisme d'Auschwitz joue ici à plein. En réalité, Shoah et univers concentrationnaire sont liés à la marge et faire de l'univers concentrationnaire un passage obligé de la Shoah, c'est méconnaître l'événement, voire le nazisme. Le discours du témoin survivant d'Auschwitz pris comme paradigme de la Shoah, aussi intéressant et fondamental qu'il soit, entretient la confusion. Quand un ancien déporté raconte les étapes de sa déshumanisation, la vie quotidienne au camp, les corvées, la peur, les coups, la faim, le froid, le terrible appel du matin, il décrit ce que connurent les internés des camps de concentration où les Juifs furent minoritaires. La spécificité de la condition du prisonnier juif est à rechercher dans la raison pour laquelle il est là, et non dans son vécu quotidien au camp car nombreux sont les non-juifs à avoir partagé cette effroyable expérience. Certes, la mort planait au-dessus de leurs têtes et s'attardait davantage au-dessus de celle des Juifs, mais ce dont ces survivants se font les témoins c'est bien de l'expérience concentrationnaire, si bien décrite par Robert Antelme ou Primo Levi. Ce témoignage reste néanmoins spécifique, car peu nombreux sont les Juifs à avoir connu l'univers concentrationnaire, et le traitement qu'ils subissaient avait une dimension paroxystique. Il l'est également car ces survivants sont des témoins de la Shoah dont ils auraient dû, au regard de la politique nazie, être des victimes assassinées. De fait, quand les témoins, avant de narrer leur survie au camp, ont décrit les politiques discriminatoires, leurs arrestations, l'internement, la déportation et l'arrivée, ils nous plongent au cœur des étapes qui menèrent, en France et ailleurs en Europe, du fichier à la cendre. De plus, ils virent les convois arriver sur les rampes, défiler les victimes sur les chemins menant aux chambres à gaz, ils sentirent l'odeur de la crémation, ils se virent mourir. Cette parole-là est essentielle pour

entrevoir l'histoire de la Shoah. Ils étaient condamnés à mourir et ont survécu. C'est donc au professeur de faire distinguer à ses élèves les spécificités du discours du survivant d'Auschwitz.

Claude Lanzmann d'ailleurs ne s'y est pas trompé. Dans son chef d'œuvre *Shoah*, aux côtés des bourreaux SS et des voisins polonais, il interroge des témoins directs de ce que fut la réalité du sort réservé aux Juifs, à savoir la mise à mort immédiate et systématique. Ainsi, Rudolf Vrba, rescapé du *Kommando Kanada*, voyait défiler les convois et piller les biens juifs ; Filip Müller, *Sonderkommando* de Birkenau, les deux *Arbeitsjuden* de Treblinka, Richard Glazar et le coiffeur Abraham Bomba, travaillèrent au sein même de la machine de mort. Lanzmann retrouva également Michal Podchlebnik et Simon Srebnik, les deux seuls survivants de Chelmno ou encore, Motke Zaidl et Itzhak Dugin, qui déterrèrent les cadavres de Ponary pour les incinérer. Ces hommes purent témoigner de ce qu'ils avaient vu et fait et qui s'inscrivait dans le cœur du processus de destruction, car la « Solution finale » n'avait qu'un but : la destruction rapide et systématique des Juifs. C'est à cette aune que doit être resitué le complexe d'Auschwitz.